

1955            ESYMIER CHAPUT (*Plaintiff*) ..... APPELLANT;

\*May 4, 5, 6  
\*Nov. 15

AND

EDMOND ROMAIN, LINDEN }  
YOUNG and ROGER CHAR- }  
TRAND (*Defendants*) ..... } RESPONDENTS;

AND

THE ATTORNEY GENERAL OF }  
QUEBEC ..... } INTERVENANT;

AND

THE ATTORNEY GENERAL OF }  
CANADA ..... } INTERVENANT.

ON APPEAL FROM THE COURT OF QUEEN'S BENCH, APPEAL  
SIDE, PROVINCE OF QUEBEC

*Damages—Religious meeting in house dispersed by police—Jehovah's Witnesses—Whether house owner has recourse against police officers—Moral damages—Provincial Police Force Act and Liquor Police Force Act, R.S.Q. 1941, c. 47—Magistrate's Privilege Act, R.S.Q. 1941, c. 18—Art. 1053 Civil Code—Art. 88 Code of Civil Procedure—Criminal Code, ss. 199, 200.*

Acting on orders from their superior, the respondents, members of the provincial police, broke up an admittedly orderly religious meeting conducted by a minister of Jehovah's Witnesses in the appellant's house, seized a Bible, some hymn books and a number of booklets on religious subjects, and ordered those present to disperse. The entry and the seizure were made without a warrant. No charge was at any time laid against any of the participants including the appellant and the items seized were not returned.

The appellant took action against the three police officers for damages and for the value of the articles seized. This action was dismissed by the trial judge and by the Court of Appeal.

*Held:* The appeal should be allowed and the damages assessed at \$2,000.

*Per Kerwin C.J., Taschereau and Estey JJ.:* The respondents committed an illegal act: a violation of ss. 199 and 200 of the *Criminal Code*, by obstructing a minister of Jehovah's Witnesses in officiating at a religious meeting.

*The Provincial Police Force and Liquor Police Force Act and The Magistrate's Privilege Act* afforded the respondents no protection. These Acts do not relieve the authors of a delict or quasi-delict from the

\*PRESENT: Kerwin C.J., Taschereau, Rand, Kellock, Estey, Locke, Cartwright, Fauteux and Abbott JJ.

liability resulting from Art. 1053 C.C. Moreover, they grant certain privileges only when good faith is established by the evidence, which is not the case here. They, therefore, do not apply.

As the action of the respondents was forbidden by law, the defence of reasonable and probable cause cannot be invoked, nor in this particular case, can the defence that the respondents acted by order of a superior officer be raised. The appellant had the indisputable right to convene such a meeting at his house. In this country, there is no state religion and all denominations enjoy the same degree of freedom of speech and thought.

The action instituted by the appellant is not barred by any Quebec statute, and the appellant is entitled to moral damages. In the Province of Quebec, exemplary or punitive damages are not recognized. Damages that may be awarded in such a case as the present are of an exclusively compensatory nature.

*Per* Rand and Kellock JJ.: The *Magistrate's Privilege Act* and the *Police Force Act* provided no substantive defence to the actions of the respondents. Furthermore, from a procedural point of view, the *Magistrate's Privilege Act* had no application, since there was not only a total absence of authority for the conduct of the respondents but such conduct was specifically prohibited by law.

*Per* Locke J.: The actions of the respondents were wholly unlawful and criminal in their nature.

The *Provincial Police Force Act* and the *Magistrate's Privilege Act* had nothing to do with the substantive questions raised in the action, and Art. 88 of the *Code of Civil Procedure* was equally inapplicable.

The appellant was entitled to recover substantial general damages.

*Per* Cartwright and Fauteux JJ.: There was nothing to suggest that any violation of the law had been, was actually or about to be committed by anyone. By no text of law has it been sought to justify the authority assumed, in the circumstances, by the respondents. In itself, the intervention of the respondents was, at the least, unlawful if not criminal, and they must answer for the damages resulting therefrom. The operation of the *Magistrate's Privilege Act* is conditioned upon the existence of good faith and, in its substance, does not constitute a bar to the responsibility decreed under Art. 1053 C.C. The provisions of this special law imply, on the contrary, the application of Art. 1053.

*Per* Abbott J.: The respondents were acting in good faith and in the execution of their functions when they entered the appellant's house, as the meeting being held there was a public meeting advertised as such. When they dispersed this meeting however, they could no longer be considered in good faith and in the execution of their functions. They had no right to disperse such a meeting, and the *Magistrate's Privilege Act* provided them with no defence either on the merits or from a procedural point of view. The appellant was, therefore, entitled to moral damages.

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*

---

APPEAL from the judgment of the Court of Queen's Bench, appeal side, province of Quebec (1), affirming the trial judge's decision dismissing an action in damages.

*W. Glen How* for the appellant.

*A. Labelle Q.C.* for the respondents.

*F. P. Varcoe Q.C., P. M. Ollivier* and *D. H. Christie* for the Attorney General of Canada.

*L. E. Beaulieu Q.C.* for the Attorney General of Quebec.

The judgment of Kerwin C.J., Taschereau and Estey JJ. was delivered by

TASCHEREAU J.:—Le demandeur-appelant est un ministre du culte des Témoins de Jéhovah. Le 4 septembre 1949, un autre ministre qui professe la même religion, se rendit à Chapeau, et là, chez le demandeur, présida à une cérémonie religieuse. Dans le domicile de l'appelant, où étaient réunies environ trente ou quarante personnes, il exposa les doctrines auxquelles il croyait, lut certains passages de la Bible, et la preuve ne révèle pas qu'il n'y ait rien eu de dit qui fut séditieux. Tout se passa dans le calme le plus complet.

La réunion était convoquée pour deux heures de l'après-midi, mais trois-quarts d'heure plus tard, les trois défendeurs, membres de la Police provinciale et du service de la circulation de la Voirie, firent irruption chez l'appelant, ordonnèrent à tous de quitter les lieux, conduisirent le ministre invité Gotthold à Pembroke, et s'emparèrent de la Bible et de toute la littérature qui était sur la table, près de laquelle parlait l'orateur. Tous obéirent à l'ordre donné, et se dispersèrent paisiblement.

Quelque temps après, le demandeur Chaput, propriétaire de la maison où se tenait la réunion, institua une action contre les trois policiers, réclama des dommages au montant de \$5,000.00 en outre de \$5.15, valeur des pamphlets saisis. La Cour Supérieure a rejeté cette action, et la Cour du Banc de la Reine (1) a unanimement confirmé ce jugement.

Le Juge de première instance est arrivé à la conclusion que la responsabilité des trois défendeurs n'était pas engagée. Après avoir cité l'article 7 des Statuts Revisés

de la province de Québec, 1941, c. 18, qui est la "Loi régissant les priviléges des Juges de Paix, des Magistrats et autres Officiers, remplissant des pouvoirs publics", il a décidé que les intimés étaient de bonne foi, alors qu'ils agissaient sur l'ordre d'un officier supérieur. Cet article se Taschereau J. lit ainsi:—

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*

Les juges de paix, officiers ou autres personnes ont droit à la protection et aux priviléges accordés par la présente loi dans tous les cas où ils ont agi de bonne foi dans l'exécution de leurs devoirs, bien qu'en faisant un acte, ils aient excédé leur pouvoir ou leur jurisdicition, et aient agi clairement contre la loi.

La Cour du Banc de la Reine a décidé qu'il n'y avait pas mal jugé dans le jugement rendu par la Cour Supérieure et a confirmé ce jugement. M. le Juge Bissonnette, qui a écrit le jugement unanime de la Cour, s'inspire de l'article ci-dessus, et dit que cette disposition mettait sur les épaules de l'appelant le fardeau de prouver la mauvaise foi des intimés de même que, sans cette loi particulière, il lui incombaît d'établir absence de cause raisonnable et probable. Il conclut que sur les deux points, l'appelant a nettement failli à cette tâche, et que ceci suffit pour disposer du litige.

Dans leur factum, les intimés ont de nouveau invoqué cet article 7 du chapitre 18 des Statuts Revisés de Québec, et en plus le chapitre 47 des mêmes Statuts Revisés qui est la "Loi de la Sûreté Provinciale", mais à l'audition leur procureur a justement affirmé qu'aucune de ces deux lois n'accordait d'immunité à ses clients et a refusé de s'en prévaloir. En effet, la "Loi des Priviléges des Officiers Publics" ne va pas au delà que de dire que les officiers *ont droit à la protection et aux priviléges accordés par la présente loi*, quand ils ont agi de *bonne foi*; mais les priviléges accordés par la loi sont très limités. Ils n'excusent en aucune manière la responsabilité délictuelle ou quasi-délictuelle qui résulte de l'article 1053 du *Code Civil*. Leur cadre est très restreint. Ainsi, les officiers publics mentionnés à la loi ont droit au bénéfice de l'article 88 du *Code de procédure civile*, qui veut qu'ils ne peuvent être recherchés en justice à raison d'un acte dommageable fait dans l'exercice de leurs fonctions, à moins qu'avis de cette poursuite ne leur soit donné au moins un mois avant l'émission de l'assignation. Après réception de cet avis, ils peuvent offrir de payer une compensation à la partie lésée. Si l'offre est refusée, elle peut

1955

CHAPITRE  
v.  
ROMAIN  
et al.

Taschereau J.

être renouvelée de nouveau et consignée en Cour, et l'action devra être rejetée quant au surplus, si elle est trouvée suffisante. De plus, l'action doit être instituée dans les six mois qui suivent la commission de l'infraction. En outre, avant d'intenter une action ou de prendre une procédure contre un juge de paix pour dommages-intérêts à raison des actes faits par lui dans l'exécution de ses fonctions, et avant de présenter une requête pour obtenir un bref de certiorari ou un bref de prohibition, le demandeur est tenu de déposer au greffe de la Cour un montant de \$50.00 pour garantir des frais qui peuvent résulter de ces procédures. Si le demandeur qui poursuit un officier public, ne se conforme pas aux règles ci-dessus, les dispositions de l'article 177 et suivants du Code de procédure s'appliquent, *mutatis mutandis*. Enfin, au cours de l'instance sur motion du défendeur, le juge peut ordonner au demandeur de produire un dépôt additionnel dont il fixe le montant, et l'instance est alors suspendue jusqu'à ce que le dépôt additionnel ordonné par le juge ou le tribunal ait été fait. Un article du même chapitre veut qu'il ne peut être adjugé de frais contre un juge de paix dans aucune instance sur un bref de certiorari ou de prohibition, à moins que sur preuve de mauvaise foi du juge de paix, le tribunal n'en ordonne autrement.

Il me semble clair que cette loi ne protège pas les intimés, et qu'ils ne peuvent l'invoquer pour s'excuser ou justifier les actes qu'ils ont posés. Tout ce que dit la loi, c'est que quand des officiers publics *ont agi de bonne foi*, dans l'exercice de leurs fonctions, ils ne bénéficient que des priviléges accordés par ce statut spécial. *Il n'y a pas d'immunité contre les délits ou quasi-délits*, et c'est en conséquence ailleurs que les intimés doivent chercher leur justification, si elle existe.

La "Loi de la Sûreté Provinciale" ne s'applique pas davantage. Elle détermine les devoirs et les fonctions de la Sûreté, les services qu'elle doit rendre, la direction qui lui a été imposée, sa composition, ainsi que les conditions d'admission, de même que les règlements qui peuvent être adoptés. Nulle part y trouve-t-on une clause dont l'effet serait de disculper un officier public qui commet un délit ou un quasi-délit, qu'il agisse ou non dans l'exercice de ses fonctions.

L'appelant a voulu soutenir que ces deux lois étaient *ultra vires* des pouvoirs de la Législature, mais sur le Banc, cette Cour, parce qu'elle pensait que ces législations n'avaient pas d'application à la question essentielle, a refusé d'entendre des arguments qui n'auraient servi qu'à aider à la détermination de questions abstraites et académiques. Les défendeurs ont en plus prétendu qu'en se rendant à Chapeau comme ils l'ont fait, ils ont agi avec cause raisonnable et probable, et qu'ils n'ont qu'obéi aux instructions de leur officier supérieur.

Ici, un bref examen de la preuve s'impose. Les faits sont实质上 les suivants:—L'un des défendeurs, Roger Chartrand, au cours du mois de septembre 1949, alors qu'il faisait partie du corps que l'on appelle la Police judiciaire, se tenait en permanence dans le district de Pontiac. La preuve révèle qu'il fut informé par quelques personnes et par le curé Harrington de Chapeau, qu'il devait se tenir chez l'appelant, le dimanche à deux heures de l'après-midi, le 4 septembre 1949, une réunion des Témoins de Jéhovah. Il téléphona à son officier supérieur à Montréal, le sergent Perreau, qui lui dit de se rendre chez l'appelant, de disperser l'assemblée et de saisir tous les pamphlets qui se trouveraient sur les lieux. Il se fit accompagner des deux autres intimés Young et Romain, tous deux attachés à la Sûreté provinciale en qualité d'afficiers de circulation, et qui, pour les fins judiciaires, relèvent de Chartrand. Rendus à Chapeau, vers 2:45 heures P.M. les trois officiers se rendirent chez l'appelant et stationnèrent leur voiture dans sa cour derrière sa maison. Pendant que Romain vérifiait le numéro de la licence de l'automobile de l'appelant, ce dernier sortit de sa maison, et on lui demanda s'il y avait une assemblée à l'intérieur. Ayant reçu une réponse affirmative, ils demandèrent la permission d'entrer, qui leur fut immédiatement donnée. Les intimés se tinrent debout dans la salle durant quelques minutes, et Chartrand demanda alors à Gotthold qui était le prédicateur, de discontinue l'assemblée. Il s'empara d'une Bible, et avec l'aide de ses deux compagnons il saisit tous les autres pamphlets. Tous les auditeurs se levèrent et quittèrent paisiblement la maison. Il n'y eut aucun trouble, aucune manifestation. Quant à

1955  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.

Taschereau J

1955  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.

Gotthold, on le conduisit en automobile à Desjardinsville, afin qu'il puisse prendre le traversier pour se rendre à Pembroke et retourner en Ontario.

Taschereau J. Je n'ai pas de doute que les trois intimés ont posé un acte hautement répréhensible, de nature à blesser profondément le demandeur-appelant. En effet, il avait le droit indiscutable de convoquer dans sa demeure, l'assemblée où se sont réunies environ quarante personnes, et d'y convier Gotthold en sa qualité de prédicateur. Dans notre pays, il n'existe pas de religion d'Etat. Personne n'est tenu d'adhérer à une croyance quelconque. Toutes les religions sont sur un pied d'égalité, et tous les catholiques comme d'ailleurs tous les protestants, les juifs, ou les autres adhérents des diverses dénominations religieuses, ont la plus entière liberté de penser comme ils le désirent. La conscience de chacun est une affaire personnelle, et l'affaire de nul autre. Il serait désolant de penser qu'une majorité puisse imposer ses vues religieuses à une minorité. Ce serait une erreur fâcheuse de croire qu'on sert son pays ou sa religion, en refusant dans une province, à une minorité, les mêmes droits que l'on revendique soi-même avec raison, dans une autre province.

Mais dans les circonstances de la présente cause, on ne faisait qu'exposer des doctrines religieuses, sans doute contraires aux vues de la majorité des citoyens de la localité, mais l'opinion d'une minorité a droit au même respect que celle de la majorité.

Les avocats des intimés ont soutenu que le 4 septembre 1949, date où la réunion fut dispersée, la Cour d'Appel de la province de Québec avait dans une cause de *Boucher v. Le Roi* (1), pratiquement déclaré hors la loi les Témoins de Jéhovah. Ceci constitue une interprétation erronée du jugement rendu dans cette cause, d'ailleurs infirmé par cette Cour (2). Seul un certain pamphlet distribué dans la province de Québec a été déclaré séditieux par la Cour d'Appel, mais ceci évidemment ne pouvait justifier qui que ce soit de généraliser, et de conclure qu'on doit nécessairement présumer une intention séditieuse à toutes les cérémonies religieuses de cette secte.

(1) Q.R. [1949] K.B. 238.

(2) [1951] S.C.R. 265.

A moins qu'il faille se baser sur d'autres raisons que j'examinerai bientôt, pour en arriver à une opinion contraire, il est certain que l'appelant a droit à un dédommagement pour le préjudice subi. En vertu de 1053 C.C. l'obligation de réparer découle de deux éléments essentiels: un fait dommageable subi par la victime, et la faute de l'auteur du délit ou du quasi-délit. Même si aucun dommage pécuniaire n'est prouvé, il existe quand même, non pas un droit à *des dommages punitifs ou exemplaires, que la loi de Québec ne connaît pas*, mais certainement un droit à des *dommages moraux*. La loi civile ne punit jamais l'auteur d'un délit ou d'un quasi-délit; elle accorde une compensation à la victime pour le tort qui lui a été causé. La punition est exclusivement du ressort des tribunaux correctionnels. *French v. Hétu* (1), *Guibord v. Dallaire* (2), *Goyer v. Duquette* (3), *Duhaime v. Talbot* (4). Le dommage moral, comme tout dommages-intérêts accordés par un tribunal, a exclusivement un caractère compensatoire.

Il comprend certainement le préjudice souffert dans la présente cause. Il s'entend en effet de toute atteinte aux droits extrapatrimoniaux, comme le droit à la liberté, à l'honneur, au nom, à la liberté de conscience ou de parole. Les tribunaux ne peuvent refuser de l'accorder, comme par exemple, si les *sentiments religieux ou patriotiques ont été blessés*. (Dalloz, Nouveau Répertoire, Vol. 3, page 831).

Mais les intimés prétendent que même si leur acte est repréhensible, ils ont agi avec une cause raisonnable et probable, et suivant les ordres d'un officier supérieur. Le cas qui nous est soumis doit-il être assimilé au cas de dénonciation malicieuse? Dans la province de Québec, une jurisprudence constante et unanime veut que lorsque la preuve révèle l'existence de cette cause raisonnable et probable, et c'est sur le demandeur que repose le fardeau de prouver son absence, la victime ne peut réclamer. *Greffard v. Girard* (5), *Desmarteau v. Lord* (6), *Bowie v. Bolan* (7),

(1) Q.R. (1908) 17 K.B. 429. (4) Q.R. (1937) 64 K.B. 386 at

(2) Q.R. (1931) 53 K.B. 123. 391.

(3) Q.R. (1937) 61 K.B. 503 at (5) Q.R. (1922) 33 K.B. 6.  
512. (6) Q.R. (1923) 34 K.B. 130.

(7) Q.R. (1924) 36 K.B. 42.

1955  
—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
*et al.*  
—

Taschereau J

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*

*Roy v. Silver* (1), *Plouffe v. Leblanc* (2), *Côté v. Côté* (3),  
*Normandeau v. Leroux* (4), *Renaud v. Dion* (5), *Légaré*  
*v. Gignac* (6), *Frawley v. Keefer* (7).

Taschereau J. Mais ici, il existe une distinction qu'il est impératif de faire. Il ne s'agit nullement en effet d'un cas de dénonciation malicieuse, où, même si la victime souffre d'un préjudice, comme conséquence d'un acte erroné, l'auteur du quasi-délit ne peut être recherché en dommages. Si ce dernier a agi avec cause raisonnable et probable; lorsque l'acte dommageable est posé comme résultat d'informations qu'il a reçues d'une autre personne, en qui il a justement raison de mettre sa confiance, il ne commet pas de faute, et sa responsabilité civile n'est pas engagée. Mais il y a faute toutes les fois que l'acte dommageable est *expressément défendu par la loi* (Dalloz, Dictionnaire de Droit, 1951, p. 1108), et dans le cas qui nous occupe la violation de la propriété du demandeur-appelant était une contravention des dispositions du Code Criminel. En effet, en vertu des articles 199 et 200 C. Cr. est coupable d'une offense et passible de deux ans d'emprisonnement, celui qui cherche à détourner ou empêche illégalement un ecclésiastique ou autre pasteur de célébrer l'office divin, ou d'officier par ailleurs dans une église, chapelle, temple, maison d'école ou autre lieu servant au culte public.

Il me semble impossible de dire en conséquence que les intimés ont agi avec cause raisonnable quand un statut leur interdit de poser l'acte qui leur reproché.

De plus, on ne saurait invoquer le fait que les intimés auraient agi en obéissance à l'ordre d'un supérieur. L'obéissance à l'ordre d'un supérieur n'est pas toujours une excuse. Le subordonné ne doit pas agir inconsidérément, et quand il se rend raisonnablement compte du non-fondé des faits qui ont provoqué l'ordre qu'il a reçu, *il doit reculer*. (Mazeaud, Responsabilité Civile, Vol. 1, 4e ed. page 451) (Planiol et Ripert et Esmein, Les Obligations, Vol. 6 page 768). C'est bien le cas de l'intimé Chartrand. En arrivant sur les lieux, les trois intimés n'ont fait aucune enquête, n'ont lu aucun

- |                                     |                                  |
|-------------------------------------|----------------------------------|
| (1) Q.R. (1924) 30 R.L. (N.S.) 41.  | (4) Q.R. (1927) 33 R. de J. 306. |
| (2) Q.R. (1925) 63 S.C. 424.        | (5) Q.R. (1927) 66 S.C. 17.      |
| (3) Q.R. (1926) 32 R.L. (N.S.) 344. | (6) Q.R. (1929) 46 K.B. 188.     |
| (7) Q.R. (1930) 36 R.L. (N.S.) 241. |                                  |

des pamphlets, n'ont rien vu ni rien entendu qui fut séditeux ni même contraire à la loi. Evidemment, ils ont dû se rendre compte facilement de la futilité de la plainte du curé Harrington. Ils n'avaient aucune information sérieuse pour justifier leur acte, et je ne crois pas qu'ils puissent être excusés d'avoir agi comme ils l'ont fait.

1955  
—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.  
—

Mais ceci ne dispose pas du litige. En vertu du chapitre 18 des Statuts Refondus de 1941, personne ne peut intenter une action en dommages-intérêts contre un officier public sans lui donner un avis, conformément aux dispositions de l'article 88 du *Code de procédure civile*. Or, cet article stipule que cet avis de la poursuite doit lui être donné au moins un mois avant l'émission de l'assignation. De plus, nulle action ne peut être intentée contre lui, à moins qu'elle ne soit commencée dans les six mois qui suivent la commission de l'infraction.

Dans le cas qui nous occupe, le quasi-délit aurait été commis le 4 septembre 1949. Avis de cette action a été donné le 4 octobre 1949, à Romain et à Young, mais n'a été donné à Chartrand que le 18 mars 1950.

Le bref a été dirigé contre Young, Romain et *Albert Chartrand de Buckingham*. Il a été signifié à ce dernier le 9 décembre 1949, à Young le 10 décembre, et à Romain le 12 décembre de la même année. Evidemment, le demandeur s'est aperçu qu'il avait commis une erreur, car l'officier de la Police provinciale ne s'appelait pas *Albert Chartrand*, mais se nommait bien *Roger Chartrand de Gracefield*. Le demandeur a demandé permission d'amender son bref pour y substituer le nom de Roger au lieu d'Albert, et M. le Juge Rhéaume a rendu jugement sur cette motion le 20 mars 1951. Ce n'est que le 7 avril de la même année que l'action a été signifiée au présent défendeur Roger Chartrand.

Comme l'offense a été commise le 4 septembre, il s'ensuit que l'action contre Roger Chartrand, si on doit appliquer le chapitre 18 des Statuts Refondus de 1941, serait prescrite, vu qu'elle n'a pas été signifiée tel que le veut la loi dans les six mois qui suivent la commission de l'infraction. Le procureur du demandeur allègue qu'il s'agit d'un quasi-délit et qu'en vertu des dispositions de l'article 1106 du *Code Civil*, il y aura solidarité, et que dans le cas de solidarité l'action intentée contre l'un ou deux des auteurs solidaires, inter-

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*  
Taschereau J.

rompt la prescription quant aux autres. (Code Civil 2222, 2224 et 2230). Ce raisonnement me semble erroné. En premier lieu, pour des raisons que j'expliquerai plus tard, je ne crois pas que le chapitre 18 des Statuts Refondus de 1941 s'applique; mais même s'il s'appliquait, la prescription n'existerait pas, car il s'agit dans le cas qui nous occupe d'une *déchéance d'action* et non pas de la prescription. Cette déchéance d'action est qualifiée de *délais prefix*, et ces délais sont impartis par la loi, et ont un caractère fatal. Une fois écoulés, le droit ne peut plus être exercé, et l'acte ne peut plus être accompli. Ces *délais prefix* sont régis par un tout autre statut que celui de la prescription. Ils ne comportent *ni suspension, ni interruption*; par définition même, ils doivent s'appliquer au jour dit, sans que la déchéance puisse être différée, et en conséquence, la règle *contra non valentem agere non currit prescriptio* est sans application. (Josserand, Cours de Droit Civil Positif Français, Vol, 2, page 528) (Dalloz, Jurisprudence Générale, 1934, recueil périodique, 2ème partie, page 33).

Mais comme je l'ai signalé précédemment, je ne crois pas que le chapitre 18 des Statuts Revisés de 1941 trouve son application, et que le défendeur Chartrand puisse invoquer en sa faveur la déchéance de six mois. En effet, en vertu de l'article 7, un officier public agissant dans l'exercice de ses fonctions, ne peut bénéficier des priviléges de ce statut, qu'en autant qu'il a agi *de bonne foi*. S'il était de mauvaise foi, ce n'est pas cette loi spéciale, mais la loi générale qui doit régir le cas qui nous intéresse.

La bonne foi, c'est en quelques mots un état d'esprit consistant à croire par erreur que l'on agit conformément au droit, et dont la loi tient compte pour protéger l'intéressé contre les conséquences de l'irrégularité de son acte. Il se peut bien, mais il est permis d'en douter, qu'au début il y ait eu chez les intimés une apparence *de bonne foi*, mais je ne puis croire à la possibilité de sa persistance, si elle a jamais existé. Il me semble en effet inexplicable qu'un officier public investi d'assez graves responsabilités, et à qui incombe le devoir, non pas de remplir un rôle de persécuteur, mais bien d'appliquer les lois du pays, ne se soit pas aperçu quand il est arrivé sur les lieux, que tout se passait dans la plus stricte légalité. La situation eut peut-être été différente s'ils eussent été les porteurs d'un mandat, mais ici,

Chartrand, instigateur de cette malheureuse randonnée, ne pouvait pas ne pas constater, comme ses compagnons d'ailleurs, qu'ils avaient commis une erreur, et c'était une négligence engendrant une faute que de persister comme ils l'ont fait, malgré la constatation évidente de l'absence de toute illégalité, à saisir les pamphlets et à ordonner l'expulsion des gens que le demandeur avait légitimement conviés dans sa demeure. Ils ont posé un acte fautif, et ils doivent en subir les conséquences. Certainement, ils ne peuvent être absous. Ils n'avaient aucune justification de disperser cette paisible assemblée.

Vu l'absence de bonne foi, l'article 7 du chapitre 18 S.R.Q. 1941, ne s'applique donc pas, mais c'est bien l'article 2261 du *Code Civil* qui ne dénie l'action qu'après deux ans de la commission du quasi-délit, qui doit nous gouverner. Or, comme le quasi-délit a été commis le 4 septembre 1949, et que l'action a été signifiée à Chartrand le 7 avril 1951, *soit moins de deux ans* après le fait dommageable, il n'y a pas de déchéance.

Quant au demandeur, il a subi des dommages moraux, pour lesquels il a droit à une réparation. Evidemment, comme dans toutes les causes de ce genre, il est difficile d'en déterminer exactement le montant, ainsi que s'il s'agissait de dommages pécuniaires. Les tribunaux, dans des cas semblables, doivent agir comme un jury, et en tenant compte de toutes les circonstances qui ont entouré la commission du quasi-délit ainsi que du préjudice souffert, ils doivent accorder un montant suffisant pour justement compenser la victime, mais pas si élevé, qu'il soit disproportionné aux dommages subis. Je crois que les fins de la justice seront équitablement servies en fixant à \$2000.00 le montant du préjudice moral souffert par le demandeur.

L'appel doit donc être maintenu jusqu'à concurrence de \$2000.00 contre les défendeurs-intimés, conjointement et solidairement, avec dépens de toutes les cours. Il n'y aura pas d'ordonnance quant aux frais des intervenants.

The judgment of Rand and Kellock JJ. was delivered by

KELLOCK J.:—On the afternoon of Sunday, September 4, 1949, the three respondents, members, in uniform, of the provincial police, entered the yard of the appellant's premises at the village of Chapeau, Quebec. Within the

1955  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.

Taschereau J

1955  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.  
Kellock J.

house, a religious meeting, attended by some thirty people invited by the appellant, was being conducted by a Mr. Gotthold, a minister of "Jehovah's Witnesses", the denomination to which the appellant belonged. On observing the respondents, the appellant went outside and on being asked if they might enter his house, consented.

The respondents went inside and, according to them, after observing the proceedings for approximately two minutes, Chartrand told the minister, then reading from the Bible, to discontinue, that the meeting would have to be broken up and those present dispersed. Gotthold's request to be allowed to finish, which he said would take some twenty minutes, met with refusal, and he was compelled to stop. The respondents then seized the Bible Gotthold had been reading, the hymn books, a number of booklets on religious subjects published by Jehovah's Witnesses and the collection box, dispersed the meeting, and conducted Gotthold to the ferry which plies across the Ottawa River between Chapeau and Pembroke, Ontario, upon which they placed him. No charge of any kind was at any time laid against any of the participants in the meeting and none of the items seized have ever been returned.

Later the same day the respondents reported their action to the Director of the Provincial Police. This reads as follows:

*LA SURETE PROVINCIALE DE QUEBEC*

Quebec Provincial Police Force

Au Monsieur le Directeur.

Date 4. Sept 1949

Att. Mr. Directeur Adjoint.

Surete Provincial de Quebec.

Du Gend R. Chartrand.

Montreal P.Q.

Mat 375

RE SAISIE DE LA JEHOVOH WETNESSED

ENDROIT. CHAPEAU

ACCUES. GOOTHELD

ENDROIT. 113 ST. JAMES ST. OTTAWA, ONT.

ENDROIT DE LA SAISIE

CHEZ ESYMIR CHAPUT A CHAPEAU

CONTE DE PONTIAC P.Q.

*Monsieur*

En date du 3 Septembre Appres avoir recu un appel de Telephone de Mr. le Cure Arrington de Chapeau de bien vouloir se rendre a Chapeau pour 02.00 H.p.m de la meme date. Qu'il avait une asseble de la de cette Nouvelle religeon qui etai pour avoir lieu chez Mr. Eseymir Chaput, a Chapeau.

*Instruction*

Et Appres avoir appele le Bureau de Montreal et sous les Instruction du SGT. Perreault de Montreal me disan de renconter les deux Officier de la circulation qui sont L. Yong. et E. Romin de Fort Coulonge. et me donnat les Ordre comme suit. de se rendre a Chapeau pour 01.00 pm. de la meme journée et de tout saisir la papetrie et tout ce qui aurait puis servir dans cette assemble. en ce qui concerne la Jehovah Religion. et la meme journee sous les ordre tel que donne j'ai renconter les deux Officier de Circulation tout les trois nous somme parti pour chapeau. a notre arrive a chapeau nous somme dirige ver cette endroit C'est a dire Chez MR Eseymir Chaput et de la sous la Permission de Mr. Chaput nous somme entre dans la Maison et a ce Moment la MR. Gootthold F.A. etait en plin Coeur de son assemble appres S'etre Identifie Comme officier de la Police et bien poliment on lui demande de sesse L'assemble immediatelement a ce moment il refuse mais Appres lui avoii fait comprendre que C'etait les ordre que nous avion recu il Consentit Mais il ne voulait pas Q'il N'ait pas de cau contre lui. et nous avon tout saisie tout les livres qui avait dans la maison.

les Livres Saisies. etait une Sainte bible (I) livre Conspiracy aigainst democracy. et 48 libres de la Jehovah et une boite Kindom Contribution. et appers avoir tout saisie nous avon demande a MR Gootthold de venir avec nous comme les ordres. etait de le reconduire au bateau pour Q'il retourne a Pembrook.

*Conclusion*

Acette assemblé il avait 38 Personne. Tout C'est bien passe dans L'ordre et nous avon depose les Objets saisie. au bureau de la police Provincial de Campbell Bay.

Esperant que ce report sera à votre entière satisfaction.

The report lists the books seized and was signed by the three respondents.

As to his instructions from Montreal, Chartrand said he was not told to "make any arrests or anything like that but "to keep law and order and prevent any trouble which might occur." Asked as to how he pretended his actions were "maintaining law and order", he said that according to his information

there was a lot of people against that and that is why we were sent down there to maintain law and order in case there would be trouble and to prevent trouble—we were ordered to dismiss the meeting.

Q. You told us a few minutes ago you were just sent there to maintain law and order. Now you are changing your story?

A. No, that is part of the instructions I had, to go inside of the house and abolish the meeting, *support the public*.

The respondent Romain testified that en route to Chapeau, Chartrand told them they were going to the appellant's house where there was a meeting of the Witnesses

1955

CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
*et al.*

Kellock J.

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*

Kellock J.

which was to be stopped. That was all Chartrand said about the matter and Romain asked no questions. As to his state of mind, he said:

Of course we understand that's illegal in Quebec, and that's the reason why there were no other questions necessary.

Q. You understand it is illegal in Quebec?

A. That's what I'm given to understand.

Q. What gave you the impression it was illegal for Jehovah's Witnesses to hold meetings in Quebec?

A. Well, I read it in the papers—I don't know—and their meetings were stopped.

Q. Where?

A. I read it in the paper; I don't know the place.

Q. You never bothered about the law, to see if it was illegal?

A. No; I have nothing to do with that.

On the other hand, Young says that Chartrand did not state the nature of the errand but that he "just went with Mr. Chartrand at his request; I did not definitely understand why we were going," but "there ought to be some reason for us going there . . . When he gets orders there must be something wrong."

On the respondents' arrival everything was quiet and peaceful inside and outside the appellant's premises and the meeting was admittedly perfectly orderly. The respondents also admit that no offence of any kind was being committed and that their entry and seizure were made without a warrant of any kind having been obtained or even applied for.

The respondents filed identical defences which, so far as material, allege that

(1) That the plaintiff belongs to an organization that had decided to distribute literature which contained seditious libel;

(2) Plaintiff was in possession of pamphlets containing seditious libel and was creating animosity and hate between different classes of society;

(3) The defendant, at the date mentioned in the declaration was a public officer fulfilling the duties of a peace officer belonging to the Provincial Police of Quebec and having been appointed in accordance with the Provincial Police Act for the maintenance of peace, order and public security, and he was on the date mentioned in the declaration acting in the scope of his duties as a member of Provincial Police;

(4) The defendant was acting in good faith with colour of right and without malice against the plaintiff;

(5) The defendant had received instructions from his superior officer to maintain law and order and to do what he did; in accordance with the Provincial Police force act;

(6) According to law a notice of intended action should have been served on the defendant personally indicating the cause of action and containing the name of the plaintiff's attorney, which was not done.

Chartrand set up the further defence that the proceedings had not been taken within six months after the events complained of. This refers to the *Magistrate's Privilege Act*, R.S.Q., 1941, c. 18, s. 5.

There was the further completely frivolous plea by all the respondents that

The defendant went to see the plaintiff concerning an infraction, which might have been committed by him against the Motor Vehicle act;

This was entirely unsupported by any evidence and, quite understandably, was not mentioned in the judgments below nor in the argument before this court.

No evidence was adduced in support of the allegation that the appellant belonged to an organization of the character mentioned, nor that he was in possession of any pamphlets of the description pleaded. The respondents expressly admitted that they had not read any of the pamphlets either before or after the seizure. If Perrault or any other official of the provincial police at Montreal had done so, they were not called. Moreover, it was not contended on behalf of the Attorney General or of any of the respondents that any of the material seized was of a seditious nature.

Chartrand deposed that he did not know why he had been instructed to seize the literature on the premises and it never occurred to him to ask.

As to the seized literature, Romain testified:

Q. Had you any reason to think that they were illegal publications?

A. Just in the fact that we were sent up there to do that, I figured there must be something wrong.

In fact the witness said as to the word "seditious" that he did not know "exactly what that word is."

Young's evidence was that before going into the house Chartrand told him that the literature would have "to be taken for evidence to find out if it was of a seditious nature or not."

There was therefore no evidence to support the first two grounds of defence pleaded. I therefore pass to the other grounds of defence.

1955

—  
CHAPUT

v.  
ROMAIN

et al.  
—

Kellock J.  
—

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*  
Kellock J.

Nothing in the *Provincial Police Act*, R.S.Q., 1941, c. 47, which is pleaded by the respondents, is at all relevant to the issues raised, and we so determined at the hearing. The court also decided that the *Magistrate's Privilege Act* did not provide any substantive defence but reserved the question as to whether or not this statute has any bearing from a procedural point of view. Ss. 2, 5 and 7 are as follows:

2. Any justice of the peace, officer or other person fulfilling any public duty, and sued in damages by reason of any act committed by him in the execution thereof, may, at any time within one month after the service of the notice mentioned in article 88 of the Code of Civil Procedure, offer to pay a compensation to the party complaining or his advocate, by actual tender thereof; and, if the same be not accepted, may plead such offer in bar to the action brought against him, with any other plea, and deposit the amount offered.

If the court or jury find the amount tendered to have been sufficient, they shall find for the defendant.

If the court or jury find the amount insufficient, or that no offer of compensation was made, and also find the other issues against the defendant, or if they find against the defendant, where no offer of compensation is made or pleaded, then they shall give a judgment or verdict for the plaintiff with such damages as they think proper, and the plaintiff shall have his costs of suit.

5. No such action or suit shall be brought against any justice of the peace, officer or other person *acting as aforesaid*, for anything done by him in the performance of his public duty, unless commenced within six months after the act committed.

7. Any such justice of the peace, officer or other person, shall be entitled to the protection and privileges granted by this act in all cases where he has acted in good faith in the execution of his duty, although, in doing an act, he has exceeded his powers or jurisdiction, and has acted clearly contrary to law.

It will be observed that the statute proceeds upon the footing that the act of the defendant in excess of authority conferred upon him by the substantive law involves liability to the person injured. The statute affords no defence on the merits, and we so held on the hearing. As stated by Denman C.J., in *Hazeldine v. Grove* (1) "these statutory protections suppose an illegality, so that there is no defence on the merits."

The learned trial judge dismissed the action upon the "considerant" that

the main feature of the present litigation is the immunity acknowledged and established by the statutory law in favour of police officers of the province, acting in good faith in the execution of orders received from their superior, and acting reasonably, peacefully and without malice in performing only what has been asked them to do.

In so doing the learned judge misconceived the effect of the statute, failing to observe that the only assistance afforded to defendants is procedural.

In the Court of Appeal (1) the judgment of Bissonnette and Casey JJ., was delivered by Bissonnette J. The erroneous view of the learned trial judge appears also to have been the view of that learned judge. He concludes his judgment by stating:

En résumé, l'appelant n'a pas établi qu'il avait un intérêt légal personnel à ester en justice, il n'a pas non plus démontré l'absence de cause raisonnable et probable, pas plus qu'il a repoussé la présomption que les intimés ont agi de bonne foi et avec l'autorité légale qui s'attache à leurs fonctions.

In the course of his judgment, Bissonnette J., expressed the opinion that because the appellant had by circular invited members of the public to his home he had lost any right to complain. The learned judge does not amplify his view and I find no basis upon which it may be supported.

The learned judge also considered that the fact the respondents were acting under instructions constituted a complete defence but he did not refer to any authority in support of this view.

Bissonnette J. considered also, that it was "far from certain" that the respondents were without authority to break up the meeting and seize the literature. The learned judge said:

Il est prouvé que les témoins de Jéhovah avaient été chassés de cette localité et l'intimé Chartrand avait reçu des plaintes à leur sujet. Mais peu importe. Aux intimés comme à leur supérieur, comme à tout citoyen de cette province, il était notoire que les témoins de Jéhovah avaient des activités d'un caractère séditieux (art. 133a, al. c, C.Cr.), particulièrement en raison de leurs attaques inqualifiables contre la religion catholique. On n'ignorait pas à la Sûreté provinciale que des centaines de plaintes étaient pendantes devant les tribunaux. Tous savaient qu'ils étaient honnis du Québec et il n'y a rien de changé à leur égard.

Or, à l'époque où se situent les faits du litige, notre Cour d'appel avait, quelques mois auparavant, statué que les pamphlets de ce groupe étaient séditieux. *Boucher v. Regem*, 1949 B.R. 238. Quel était l'effet de ce jugement, tant pour les intimés que pour leur supérieur suprême, l'honorable Procureur général? C'était l'expression judiciaire formelle que l'action de ce groupement contrevainait à la loi du pays et que ses membres devaient en subir les sanctions. Aussi, quand une personne est dans la commission d'un acte criminel, tout agent de la paix a l'autorité et le devoir d'en réprimer l'accomplissement (art. 32, 35 et passim C.Cr.).

1955  
—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
*et al.*  
—  
Kellock J.

1955

—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
*et al.*

—  
Kellock J.

En conséquence, quand les intimés, sous l'autorité qui leur était déléguée, empêchaient cette réunion et saisissaient les pamphlets séditieux, ils savaient qu'ils pouvaient agir ainsi, puisque la plus haute autorité judiciaire autorisait leur acte auquel s'attachait une présomption irréfragable que ce qu'ils faisaient était légal. Que plus tard, après des débats dont on connaît la nature, les phases complexes, les opinions partagées à une égalité quasi mathématique, on ait statué que les témoins de Jéhovah ne sont pas des citoyens recourant à la sédition, il n'en découle certes pas que celui qui les considérait comme des fauteurs de la paix publique commettait une illégalité, quand il se faisait l'interprète de la loi que le plus haut tribunal de sa province lui permettait de faire respecter.

Du fait qu'aujourd'hui la situation ou davantage la solution juridique pourrait être différente, il n'en découle pas qu'entre janvier 1949, date de l'arrêt Boucher, et décembre 1950, date du jugement de la Cour suprême, les témoins de Jéhovah ne pouvaient être recherchés et poursuivis. Or, les faits de cette cause se situent dans cette période intermédiaire, soit septembre 1949.

Pour les intimés, rien ne devait leur apparaître une meilleure autorité que l'arrêt de la Cour d'appel et cette autorité valait bien un mandat.

When the learned judge says that it was proven that Jehovah's Witnesses had been chased away from the locality in question, he is speaking outside the record. There is no such evidence. Had there been it would have been entirely irrelevant, as he himself says.

When, however, the learned judge says that it was well known to the respondents and to their superior that Jehovah's Witnesses were carrying on activities of a seditious character, he is again speaking outside the record. None of the respondents so testified and the superior, Sergeant Perrault, was not called.

Nor am I able to say what the learned judge means by his statement that

Tous savaient qu'ils étaient honnis du Québec et il n'y a rien de changé à leur égard.

It can hardly be meant that such a fact, even if proved, would have deprived the appellant of the protection of the courts. Such a suggestion would amount to outlawry.

Further, Bissonnette J., as well as Hyde J., (who placed his judgment upon this ground), are under complete misapprehension as to what was actually decided by the Court of Queen's Bench in *Boucher v. Regem* (1). The charge in that case was that:

Le ou vers le 11 décembre 1946 à St. Joseph dans le district de Beauce, Aimé Boucher de Ste. Germaine a publié un libelle séditieux en le faisant lire, le montrant et le délivrant dans le but de le faire lire par plusieurs

(1) Q.R. [1949] K.B. 238.

personnes, lequel libelle était contenu dans des pamphlets ayant pour titre : "La haine ardente du Québec pour Dieu, pour Christ et pour la liberté, est un sujet de honte pour tout le Canada", . . .

Nothing else was in issue. Even the pamphlet mentioned in the charge in Boucher's case was not among those taken by the respondents from the appellant's premises.

The judgment below cannot, therefore, be supported and it becomes necessary to consider the right of the appellant to the damages which he claims.

The first question which arises is as to the true interpretation of the *Magistrate's Privilege Act*, for although the respondents Romain and Young received the statutory notice and were sued within six months of the conduct complained of, the same does not apply to Chartrand. What is the meaning to be given to the words in s. 2:

sued in damages by reason of an act committed by him in the execution thereof,

that is, "in fulfilling any public duty", in conjunction with the words in s. 7:

where he has acted in good faith in the execution of his duty, although, in doing an act, he has exceeded his powers or jurisdiction, and has acted clearly contrary to law.

In order to appreciate the question involved it is necessary to consider the history of the statute.

The statute was first enacted in 1851 and was modelled upon the Imperial statute of 1848, 11 & 12 Vict., c. 44. The provisions to be found in the present statute dealing with notice of action, tender of amends, payment into court, plea of tender and the pleading of the "general issue" by a defendant, as well as the limitation of the period within which an action may be brought to six months, are all traceable back through the statute of 1848 to the *Constables Protection Act*, 1750, 24 Geo. II, c. 44. The Act of 1848, which was a consolidating statute, did not extend to Canada; (see s. 15). For that reason the Act of 1851 was no doubt enacted as

An Act to amend and consolidate the Laws affording protection to Magistrates and others in the performance of public duties.

The statute recites that "there are divers Acts of Parliament in force in Canada, both public, local and personal, whereby certain protections and privileges are afforded to

1955  
—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.  
—  
Kellock J  
—

1955  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.

Magistrates and others", and the desirability of bringing about uniformity and reducing all these statutes to one Act. The Act applied both to Upper and Lower Canada.

Kellock J. By s. 2 it is enacted that no writ shall be issued against any justice or other officer or person fulfilling any public duty for anything done by him in the performance of such public duty.

whether such duty arises out of the common law, or is imposed by Act of Parliament, either Imperial or Provincial,

and the later sections contain the other matters already referred to.

It is therefore clear that this statute was enacted having in view the background of English common law and not the civil law, subject to such statute law as had the force of law in Canada. The reason for this is clear.

Lareau, in his "Histoire du Droit Canadien" says at p. 54:

Le changement de domination, subi en 1760 par la conquête et en 1763 par la cession définitive du Canada à l'Angleterre, a introduit dans la colonie le droit public anglais. Le droit public et politique du vainqueur remplace le droit public de la nation conquise, quand bien même elle conserverait son droit privé.

Questions which concern the relation of the subject to the administration of justice in its broadest sense are part of the public law and, therefore, governed by the law of England and not by that of France; *Corporation d'Arthabaska v. Patoine* (1).

As Walton in his work on the "Scope and Interpretation of the Civil Code" says at p. 43:

It is a fundamental principle of our public law that if an official wrongs a private person he is accountable to the ordinary courts, and it is no defence that he acted in good faith, or in obedience to the order of a superior official.

The highest minister of the Crown and the humblest official are equally answerable for the legality of their acts to the ordinary tribunals.

Dicey puts the principle thus in his "Law of the Constitution", 9th Ed., p. 193:

. . . every official, from the Prime Minister down to a constable or a collector of taxes, is under the same responsibility for every act done without legal justification as any other citizen. The Reports abound with cases in which officials have been brought before the courts, and made, in their personal capacity, liable to punishment, or to the payment of damages, for acts done in their official character but in excess of their

(1) Q.R. (1886) 4 Dorion Q.B. 364 at 370.

lawful authority. A colonial governor, a secretary of state, a military officer, and all subordinates, though *carrying out the commands of their official superiors*, are as responsible for any act which the law does not authorize as is any private and unofficial person.

1955  
—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.  
—

The italics are mine.

In *Raleigh v. Goschen* (1), Romer J., as he then was, said at p. 77:

Kellock J.

It appears to me that if any person commits a trespass (I use that word advisedly as meaning a wrongful act or one not justifiable) he cannot escape liability for the offence, he cannot prevent himself being sued, merely because he acted in obedience to the order of the executive Government, or of any officer of State; and it further appears to me, as at present advised, that if the trespass had been committed by some subordinate officer of a Government Department or of the Crown, by the order of a superior official, that superior official—even if he were the head of the Government Department in which the subordinate official was employed, or whatever his official position—could be sued; but in such a case the superior official could be sued, not because of, but despite of, the fact that he was an officer of State.

By way of contrast, the law which prevailed in France was the Roman law, which, starting from the point of view of the government rather than from that of the individual, provided, in the interest of governmental efficiency, that the officers of government could during their term of office be brought to account and made responsible for damages only with the consent of their superior officer. In France, this consent was to be given by the council of the King, which, before granting such consent, determined the question of jurisdiction, i.e., whether the officer had acted contrary to the law; and the suits had to be brought before special tribunals over whose organization the King had full power, and not in the ordinary courts; *Dareste, La Justice Administrative en France*, 2nd ed., pp. 515 ff; *Pandectes Françaises*, s.v. *Autorité Administrative*, n. 8, and n. 215; *Goodnow, Comparative and Administrative Law*, pp. 169 ff. As an example, Goodnow cites, at p. 175, the case of a prefect who shut up a factory while acting in accordance with instructions issued by one of the Ministers in order to execute a law but who could not be held responsible before the ordinary courts even though his act was not authorized by the law.

This is utterly foreign to the footing upon which the Act of 1851 proceeds, which accepts the theory of the common law that the unauthorized act of a public officer is a wrong

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*

cognizable by the ordinary courts and confers upon the person wronged the right to recover damages. Accordingly, English authorities are relevant upon the question as to the proper construction of the statute; *Renaud v. Lamothe* (1).

Kellock J.

It is obvious that if the words "sued in damages by reason of any act committed by him *in the execution thereof*", i.e., "in fulfilling any public duty", in s. 2 of the Act were to be read literally, the statute would be meaningless, as such acts need no protection procedural or otherwise. This was pointed out by Pollock B., in *Hughes v. Buckland* (2):

One who acts in perfect execution of the Act of Parliament has no need to tender amends and does not stand in need of any protection. The protection is required by him who acts illegally but under the belief that he is right.

The Act there in question was 7 & 8 Geo. IV, c. 29, s. 75, which provided, *inter alia*, that "For the protection of persons acting in the execution of this Act," notice of action and suit within six months was required.

The English *Public Authorities Protection Act*, 1893, c. 61, s. 1, in using the words

any act done in pursuance, or execution or intended execution of any Act of Parliament, or of any public duty or authority

merely restates the doctrine enunciated from the bench in numerous cases under earlier statutes in which the word "intended" was not included.

S. 7 of the Quebec statute makes it clear that it is subject to the same construction. It provides that the protection which the statute provides is limited to cases where the officer

has exceeded his powers or jurisdiction and has acted clearly contrary to law,

but acted "in good faith in the execution of his duty."

What is required in order to bring a defendant within the terms of such a statute as this is a *bona fide* belief in the existence of a state of facts which, had they existed, would have justified him in acting as he did. This rule was laid down in *Hermann v. Seneschal* (3).

The contrast is with an act of such a nature that it is wholly wide of any statutory or public duty, i.e., wholly

(1) (1902) 32 Can. S.C.R. 357.  
(2) (1846) 15 M. & W. 346 at 353.

(3) (1862) 13 C.B. (N.S.) 392 at 402.

unauthorized and where there exists no colour for supposing that it could have been an authorized one. In such case there can be no question of good faith or honest motive.

Lord Denman, C.J., in *Cann v. Clipperton* (1), held that a person would not be protected "if he has not some ground in reason to connect his own act with the statutory provision" (governing the existence or non-existence of the supposed duty).

In *Cook v. Clark* (2), Tindal C.J., in referring to the decision in *Edge v. Parker* (3) (in which assignees of a bankrupt entered premises of a third person to seize goods of the bankrupt, without a warrant) said at p. 21 that in so doing the officer "must have been conscious that he was not acting in discharge of his duty"; in other words, that the absence of grounds demonstrated absence of good faith.

Mere belief by a magistrate that he has authority to make an order is not sufficient; he must believe in the existence of facts which, had they existed, would have clothed him with the requisite authority. Thus, in *Agnew v. Jobson* (4), the defendant, a magistrate, ordered the plaintiff, who had been taken into custody on the charge of concealing the birth of an illegitimate child, to be medically examined. It was held by Lopes J., as he then was, that as there was a total absence of authority to do the act, although he acted *bona fide*, there was nothing upon which such a belief might be founded, and he was accordingly outside the statute there in question.

Reference may also usefully be made to the judgment of Letourneau J., as he then was, in *Trudeau v. Kennedy* (5), a decision of the Court of Appeal. As stated in the head-note:

1. Les dispositions de l'article 88 C.P. et celles du chapitre 146 des Statuts Revisés de Québec, 1925, sont de droit strict et elles ne doivent être invoquées que s'il apparaît au dossier de façon certaine que c'est bien à raison d'actes d'un officier public dans l'exercice de ses fonctions que l'action a été prise; qu'en tout cas, un doute sur ce point devrait être interprété en faveur du demandeur; vu qu'on lui oppose une exception au droit commun et que sa demande se fonde sur la malice et la mauvaise foi du demandeur.

(1) (1839) 10 A. & E. 582.

(3) (1828) 3 B. & C. 697.

(2) (1833) 10 Bing. 19.

(4) (1877) 47 L.J., M.C. 67.

(5) Q.R. (1938) 42 P.R. 258.

1955  
—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
*et al.*  
—  
Kellock J.

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*  
Kellock J.

In *Lachance v. Casault* (1), it was held by the Court of Appeal that a sheriff who seized books and papers in the hands of the appellant without listing them in detail, as required by the order of the court which alone was his authority to deal therewith, was not "un officier public dans le sens de cet article (art. 88)" and was not acting "dans l'exécution de ses devoirs."

In the case at bar it is not necessary to refer to the provisions of the *Code* providing for the granting and execution of search warrants and the right of arrest with or without warrant. The respondents were completely outside all of these provisions. Nor could the order of Chartrand avail the co-respondents any more than the order of Perreault could avail Chartrand. Moreover, it is specifically provided by the *Criminal Code*, s. 199, that:

199. Everyone is guilty of an indictable offence and liable to two years' imprisonment who, by threats or force, unlawfully obstructs or prevents, or endeavours to obstruct or prevent, any clergyman or other minister in or from celebrating divine service, or otherwise officiating in any church, chapel, meeting-house, school-house or other place for divine worship . . .

In *Cann v. Clipperton, ubi cit*, Patterson J., said at p. 589:

It is not because a man chooses to think himself acting under a statute, that he can, by such mere fancy of his own, protect himself in an action.

Williams J., said on the same page:

It would be wild work if a party might give himself protection by merely saying that he believed himself acting in pursuance of a statute.

This discussion raises the question as to what was the public duty here which the respondents were executing? not a duty to their superior to carry out his direction: the public duty is that annexed by law to the office of a peace officer, a duty to maintain the peace, to enforce the law by preventing violations of it and by taking appropriate action to bring transgressors to justice. Every proper act of an officer against or by way of invading the ordinary rights of a citizen must be done with such a purpose; there must be the existence or the belief in the existence of facts which give rise to the duty and call for action.

At the moment the respondents became aware of the nature and facts of the meeting—and there is no question of a belief in the existence of any other matter—what duty on

their part arose? The total circumstances were innocent and the only duty that arose was to do nothing in the way of interfering with the owner, the meeting, or the other persons attending it. There was not a semblance of fact to call for any adverse or preventive action. What they did was not in execution of a public duty but in carrying out an illegal instruction.

1955  
—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
*et al.*  
—  
Kellock J.

I assume their belief was that, in some way or other, by holding the meeting, those present were committing an offence; but such a mistake, a mistake as to what is criminal, can never give rise to a public police duty, and cannot, therefore, bring within the protection of the statute an officer who acts upon it.

The same considerations govern the expression "good faith" in s. 7: it defines the state of mind in executing a duty: the officer must have acted in "good faith", i.e., believing in facts which, if true, would have justified what he did.

It is therefore clear, in my opinion, that not only was there a total absence of authority for the acts of the respondents here complained of, but such conduct was specifically prohibited by law. It is therefore impossible for the respondents to bring themselves within the provisions of the statute. Accordingly, the respondents were not entitled to notice under the statute, and it has no application.

The appellant suffered an invasion of his home and his right of freedom of worship was publicly and peremptorily interfered with. In addition to that, his property was seized and kept. He was humiliated in his own home before a considerable number of people.

The appellant seeks the recovery of punitive damages but it is contended for the respondents that such recovery is not within the scope of Art. 1053, which is the governing article and provides for the recovery of "the damage caused by the fault of another."

In so far as recent decisions in the provincial courts are founded upon the view that the civil courts of the province have no "jurisdiction" to order recovery of anything in the nature of a penalty, it being for the criminal courts to

1955  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.

impose punishments, they are not, in my opinion, to be accepted. I refer to *French v. Hetu* (1), *Guibord v. Dalaire* (2); *Savignac v. Boivin* (3); *Duhaime v. Talbot* (4).

Kellock J. In these decisions no reference appears to have been made to the provisions of head 15 of s. 92 of *The British North America Act* giving jurisdiction to provincial legislatures to legislate in relation to "the imposition of punishment by fine, penalty or imprisonment for enforcing *any* law of the province made in relation to *any* matter" coming within any of the classes of subjects enumerated in the section. In so far, however, as they are based upon the construction of Art. 1053, I respectfully agree. The language of the Article is "damage caused."

In *Lachance v. Casault, ubi cit*, the Court of Appeal, after argument on the point, felt entitled to award punitive damages and did so. Whether that result was in harmony with the view that the defendant had ceased to bear the character of a public officer engaged in the performance of his duty need not be here considered. In a case to which the statute is applicable it may be that the right to recover "such damages as they (the court or jury) think proper" (s. 2 R.S.Q., c. 18) is to be construed, like other provisions of the statute, in accordance with English law, and authorizes an award of common law damages. The statute is a special, while the *Code* is a general Act. Both have stood side by side since the enactment of the *Code* in 1866. It is, however, not necessary to decide that question on this occasion.

While the appellant is not, in my opinion, entitled to recover punitive damages, he is entitled to recover "moral" damages, a term, which, for present purposes, may be said to be analogous to "general" damages in the common law; *Dalloz, Nouveau Répertoire*, Vol. III, n. 205.

I would therefore allow the appeal and direct the entry of judgment in favour of the appellant for \$2,000.00 against the respondents jointly and severally. The appellant should have his costs throughout. There should be no costs against either Attorney-General.

- |  |  |
|--|--|
| (1) Q.R. (1908) 17 K.B. 429 at<br>434. | (3) Q.R. (1935) 58 K.B. 228 at<br>230. |
| (2) Q.R. (1931) 53 K.B. 123 at<br>132. | (4) Q.R. (1937) 64 K.B. 386 at<br>391. |

LOCKE J.:—The following passages from the evidence given by the appellant at the trial describe the occurrence which gave rise to the present action:—

They came in the yard with their car—I seen them from inside the house and I walked out to see what they wanted—they walked to the house to meet me—Mr. Chartrand asked me if there was a meeting at my house—I said yes—he asked if they could come in—I said yes.

Q. Chartrand alone came in your house?

A. The three police came in—they told me they were going to break up the meeting—they walked in—

Q. Just a minute. They asked you if they could come in before they said they were going to break up the meeting?

A. Yes—then they walked in—I walked in behind them and they stood alongside the speaker for two minutes I would say and Mr. Chartrand said he was going to break up the meeting—he asked the speaker, he told him he was going to break up the meeting so the speaker said he had twenty more minutes to go—they would not stand back and let him finish his sermon—so Mr. Chartrand said no—so they grabbed the Bible out of his hand—Mr. Chartrand stepped up ahead of the minister and he took the Catholic Bible out of his hand, which was a Douay version Bible, my own Bible and Mr. Young and Mr. Romain, they gathered up the literature which was on the table and also a small wooden box we have for contributions and they told him that the meeting was broken up—Mr. Chartrand and Mr. Young told the speaker that the meeting was broken up—the speaker kept on speaking ahead—the police went out—they put the literature in their car.

Q. Did they take the Bible also?

A. The Bible also—then they walked back in again, the three policemen—

Q. They took the Bible?

A. Yes—and the three policemen came back in again and told Mr. Gotthold, the minister that was with us delivering the talk that day, to stop preaching, that the meeting was broken up—so Mr. Gotthold asked if he was under arrest—he asked Mr. Chartrand—Mr. Chartrand says no—“Well”, he says, “I am not going to stop until I am under arrest”, so, as he said that, Mr. Young stepped up and he said, “Let us take Mr. Gotthold”—so they walked back to the people which was in my own home, told them all to get up and get out, of my own home, so they all got up and Mr. Chartrand and Mr. Young took Mr. Gotthold by the arms and took him out and they placed him in the car and took him away to the ferry.

Q. To take him out, did they take hold of him?

A. Yes, they took hold of him by the arms.

On September 4, 1949, when these acts were committed by the three respondents, ss. 199 and 120 of the *Criminal Code* read as follows:—

199. Every one is guilty of an indictable offence and liable to two years' imprisonment who, by threats or force, unlawfully obstructs or prevents, or endeavours to obstruct or prevent, any clergyman or other minister in or from celebrating divine service, or otherwise officiating in any church, chapel, meeting-house, school-house or other place for divine worship, or in or from the performance of his duty in the lawful burial of the dead in any churchyard or other burial place.

1955  
—  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
*et al.*  
—

1955

CHARPUTv.ROMAINet al.Locke J.

200. Every one is guilty of an indictable offence and liable to two years' imprisonment who strikes or offers any violence to, or arrests upon any civil process or under the pretense of executing any civil process, any clergyman or other minister who is engaged in or, to the knowledge of the offender, is about to engage in, any of the rites or duties in the last preceding section mentioned, or who, to the knowledge of the offender, is going to perform the same, or returning from the performance thereof.

The actions of the respondents were thus wholly unlawful and criminal in their nature and they were liable to prosecution and imprisonment.

With due respect to the learned judge by whom this action was tried and the three members of the Court of King's Bench who have expressed a contrary view, there is, in my opinion, no defence to this action.

Before the conclusion of the argument, counsel for the respective parties were informed that the Court was unanimously of the opinion that the *Magistrate's Privilege Act* (c. 18, R.S.Q. 1941) and the *Act respecting the Provincial Police Force* (c. 47, R.S.Q. 1941) had nothing to do with the substantive questions raised in the action. S.7 of the former Act says that any justice of the peace, officer or other person shall be entitled to the protection and privileges granted by the Act in all cases where he has acted *in good faith in the execution of his duty*. I must confess my inability to understand how it can be suggested that a police officer is acting in execution of his duty in committing a criminal offence. I am equally unable to understand how a person can deliberately commit a crime or a tort in good faith.

The only other suggested defence, and one which would be available to the respondent Chartrand alone, was under the provisions of Article 88 of the *Code of Civil Procedure*, which requires notice to be given to a public officer when damages are claimed "by reason of any act done by him in the exercise of his functions" at least one month before the issue of the writ of summons. As to this, it is sufficient to say that to commit torts or criminal offences is no part of the functions of any public officer and the article has no application.

Since the learned trial judge was of opinion that the action failed, there has been no assessment of damages. It is, in my opinion, in the interest of the due administration

of justice that this litigation, commenced nearly six years ago, should be brought to a conclusion and that damages should accordingly be assessed by this Court. I have had the advantage of reading the reasons for judgment to be delivered in this matter by my brother Taschereau, in which he has discussed the circumstances in which moral damages, as distinguished from punitive damages, have been allowed in the courts of Quebec, and indicated that, in his opinion, those awarded in the present matter should fall within the former category. The moral damages allowed in cases of this kind in Quebec do not differ in their nature from the general damages allowed at common law for wrongs such as those inflicted upon the appellant by the respondents in this matter.

In considering the nature and the extent of these injuries and the question of the quantum of damage, I obtain some assistance from the reasons for judgment delivered by Bissonnette J. (1). From these I learn that it was at that time well known to every citizen of the Province of Quebec that Jehovah's Witnesses were carrying on activities of a seditious nature and that:—

Tous savaient qu'ils étaient honnis du Québec et il n'y a rien de changé à leur égard.

It is further said that it had been decided by the Court of Appeal in *Boucher's Case* (2) that the pamphlets of the group were seditious and, as to this:—

C'était l'expression judiciaire formelle que l'action de ce groupement contrevenait à la loi du pays et que ses membres devaient en subir les sanctions.

It is unnecessary to discuss the accuracy of the belief entertained by the citizens of the province or of the statement of the learned judge as to what had been decided in *Boucher's Case* by that court, or the accuracy of its conclusion. That these views as to the nature of the religious belief and practices of Jehovah's Witnesses were generally entertained in the neighbourhood means, of necessity, that when, in this small community and the surrounding country, it was learned that police officers had entered the appellant's house prevented the carrying on of a religious service.

(1) Q.R. [1954] Q.B. 794.

(2) Q.R. [1949] K.B. 238.

1955  
CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.  
Locke J

1955

CHAPUTv.ROMAINet al.Locke J.

dispersed those assembled and ejected the Minister who had been conducting the service, it would be generally understood that the appellant had been carrying on activities of a criminal nature and, with others, participated in the commission of the offence of sedition. The fact that a so called "raid" had been made, that books and pamphlets had been seized and the meeting in the appellant's home broken up, also received wide publicity by being reported in both an Ottawa and a Pembroke newspaper.

The appellant, as a resident of the Province of Quebec, was entitled to the privileges enjoyed by all of His Majesty's subjects in that province under the provisions of c. 175 of the Statutes of Canada 1851, by which it is declared:—

That the free exercise and enjoyment of Religious Profession and Worship, without discrimination or preference, so as the same be not made an excuse for acts of licentiousness, or a justification of practices inconsistent with the peace and safety of the Province, is by the constitution and laws of this Province allowed to all Her Majesty's subjects within the same.

The flagrant violation of that right by the respondents was a grievous wrong to the appellant and the damages sustained were undoubtedly greatly aggravated by the matters which I have above referred to. The offence was committed at the Village of Chapeau on September 4, 1949, and from that time until the trial of the action on April 22, 1952, the appellant suffered from the false imputation that he had been engaged in committing the criminal offence of sedition at the time referred to. The appellant's right to maintain his good name and to enjoy the privileges conferred upon him by the Statute of 1851 are absolute and very precious rights and he is entitled to recover substantial general damages.

While, in my opinion, the damages should be assessed at a higher amount, I defer to the views of the other members of the Court that they should be fixed at the sum of \$2,000. I would allow this appeal, with costs throughout, and direct that judgment be entered against all of the respondents jointly and severally in that amount. There should be no order as to the costs of the intervenants.

The judgment of Cartwright and Fauteux J.J. was delivered by

FAUTEUX J.:—Comme mon collègue, M. le Juge Taschereau, et généralement pour des motifs substantiellement similaires, je maintiendrais cet appel.

Rien, dans le dossier ou de l'argument fait à l'audition, ne suggère qu'au cours, à l'occasion ou en raison de cette réunion paisible, tenue le 4 septembre 1949, dans la maison de l'appelant, au village de Chapeau, une violation quelconque de la loi ait été, était actuellement ou était sur le point d'être commise par qui que ce soit. A la vérité, l'unique information reçue par la police, suivant la preuve, était qu'on devait tenir, à la résidence de l'appelant, une réunion de témoins de Jéhovah; et, sur ce: l'ordre de disperser cette assemblée. Par nul texte de loi a-t-on cherché à justifier l'autorité assumée, en les circonstances, par les intimés pour interrompre et mettre fin à cette réunion, pratiquer une saisie et reconduire au traversier de Pembroke celui qui adressait la parole au groupe. En soi, cette intervention des intimés est pour le moins illicite si elle ne contrevient pas au Code pénal—ce qu'il n'est pas nécessaire de déterminer. En droit, cette intervention leur est également imputable, et, dès lors, ils doivent réparation pour le dommage en résultant. Les arguments invoqués ne peuvent, en l'espèce, les excuser. On a d'abord reconnu, à l'audition, que sous le régime de la Loi concernant les priviléges des juges de paix, des magistrats et autres officiers remplissant des devoirs publics (S.R.Q. 1941 c. 18), l'opération de cette loi est conditionnée par l'existence de la bonne foi et que, dans sa substance, cette loi spéciale ne constitue pas un obstacle à la responsabilité édictée à l'article 1053 du *Code civil*; les dispositions de cette loi spéciale impliquent, au contraire, l'application de cet article. De plus, ni l'ordre inconsidéré du sergent Perrault, supérieur immédiat des intimés, ni l'erreur alléguée quant à ce qu'on croyait être la loi—en raison d'une décision de la Cour d'Appel alors en révision devant cette Cour, et où l'unique question en litige était de savoir si un certain pamphlet était séditieux—ne peuvent valablement être invoqués au soutien de la prétention de bonne foi des intimés alors que, sur place, ils n'ont pu, de tout ce qu'ils y ont vu et entendu, assigner aucun

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*  
—

1955

CHAPUT  
v.  
ROMAIN  
et al.

Fauteux J.

caractère illégal à cette réunion que plus rien, dès lors, ne pouvait les justifier de disperser; d'ailleurs et par la suite, cette réunion ou cette saisie qu'à tout risque on y avait pratiquée ne donnèrent lieu à aucune action judiciaire contre l'appelant ou ses invités.

Comme réparation de tous dommages subis par l'appelant, la somme suggérée de deux mille dollars me paraît suffisante. Je maintiendrais l'appel et l'action de l'appelant contre les intimés, conjointement et solidairement, pour un montant de deux mille dollars; le tout avec dépens de toutes les Cours. Il n'y aura pas d'ordonnance quant aux frais des intervenants.

ABBOTT J.:—Les faits et les lois qui trouvent leur application sont exposés dans le jugement de mon collègue le Juge Taschereau, que j'ai eu l'avantage de considérer.

Dans mon opinion, il ne peut y avoir de doute que les intimés, qui sont tous officiers de la Police Provinciale de Québec, avaient le droit de se rendre à Chapeau, et d'assister à l'assemblée qui se tenait dans la maison de l'appelant. Il s'agissait d'une assemblée publique, annoncée comme telle, et en fait, comme le révèle la preuve, on ne s'est pas objecté à leur présence. En conséquence, jusqu'à ce moment, il semble clair que ces officiers agissaient de bonne foi et dans l'exécution de leurs devoirs.

La preuve établit que quand les intimés arrivèrent à l'assemblée, le ministre Gotthold était à lire des extraits de la Bible, et tout se passait d'une façon paisible. Après qu'il eut écouté durant quelques minutes, l'intimé Chartrand donna ordre au ministre d'interrompre l'assemblée, et avec l'aide des deux autres intimés, s'empara de la Bible ainsi que d'un certain nombre de pamphlets, et arrêta l'assemblée. Aucune tentative ne fut faite de mettre personne sous arrêt.

En arrivant à la réunion, les intimés purent immédiatement se rendre compte de son caractère religieux, et que tout se passait dans l'ordre et la paix. En dispersant l'assemblée, les intimés en conséquence, ne pouvaient plus être considérés comme agissant de bonne foi, et dans l'exercice de leurs fonctions. Ils devaient savoir qu'ils n'étaient

investis d'aucun droit les justifiant d'entraver cette réunion. Dans mon opinion, on ne peut faire de distinction entre Chartrand qui était en charge, et les deux autres officiers.

Il a été décidé par cette Cour lors de l'audition, (et admis par le procureur des intimés) que la Loi concernant les Priviléges des Officiers remplissant des devoirs publics, (S.R.Q. 1941, c. 18) n'accordait aucune défense fondamentale à l'action qui a été instituée. Pour les raisons données par mon collègue, M. le Juge Tachereau, je suis aussi d'opinion que les intimés ne peuvent davantage avoir recours à ce statut pour invoquer les priviléges qu'il confère et les règles de procédure qu'il édicte.

Je crois que l'appelant a le droit de réclamer des intimés des dommages pour le préjudice qui lui a été causé par leurs actions illégales, suivant les dispositions de la loi civile de la province de Québec, où la cause d'action a pris naissance. Comme le signale mon collègue M. le Juge Taschereau, il est depuis longtemps établi que le droit civil de Québec ne connaît pas les dommages punitifs ou exemplaires. Il admet cependant une compensation pour les dommages moraux.

Ainsi que le dit M. le Juge Rivard dans *Duhame v. Talbot* (1):

En droit civil, le préjudice causé par un délit ou un quasi-délit ne peut donner lieu à une condamnation devant servir uniquement de punition ou d'exemple; c'est là plutôt le domaine du droit pénal. Sous l'empire de l'article 1053 du Code civil, les dommages-intérêts qui peuvent être accordés à la victime d'un délit s'entendent de la compensation pour le tort subi; c'est la réparation pécuniaire d'un préjudice. Ce préjudice peut être matériel; les conséquences pécuniaires en sont aisément appréciées et doivent faire l'objet d'une preuve spécifique. Il peut aussi être moral: atteinte à l'honneur, à la réputation, chagrin, inquiétudes, etc. En soi, le préjudice moral se prête mal à une évaluation en argent; il ne donne pas moins ouverture à une indemnité pécuniaire, car, bien qu'il n'atteigne pas directement l'individu dans sa fortune ou dans son corps, il est susceptible d'avoir un contre-coup d'ordre économique, et il constitue donc une sorte de dommage matériel ayant une cause morale; l'appréciation de ce dommage moral, toujours plus ou moins arbitraire, peut être laissée à la discrétion du juge. Dans tous les cas qu'il soit matériel ou moral, le préjudice, pour devenir l'objet d'une réparation pécuniaire, ne doit pas moins être réel, actuel et appréciable en argent.

(1) Q.R. (1937) 64 K.B. 386 at 391.

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*  
Abbott J.

1955  
CHAPUT  
*v.*  
ROMAIN  
*et al.*  
Abbott J.

L'appel doit donc être accueilli, l'action du demandeur maintenue contre les défendeurs, conjointement et solidairement, jusqu'à concurrence de \$2,000.00 avec dépens de toutes les cours. Il n'y aura pas d'ordonnance quant aux frais des intervenants.

*Appeal allowed with costs.*

Solicitor for the appellant: *W. Glen How.*

Solicitor for the respondents: *Avila Labelle.*

Solicitor for the A. G. of Canada: *F. P. Varcoe.*

Solicitor for the A. G. of Quebec: *L. Emery Beaulieu.*

---